

Divan le terrible

*M*adame M. fait partie de mon entourage professionnel dans le cadre universitaire. Lors d'une crise grave qu'elle traversait dans sa vie, elle m'a demandé d'en parler avec moi. Elle m'a confié dans quelle impasse se trouvait sa psychothérapie psychanalytique en raison du refus du thérapeute — un homme que je ne connaissais pas personnellement — de prendre en considération l'angoisse archaïque intense mobilisée par cette crise. Elle avait fini par interrompre le traitement et sollicitait mon aide pour la ré-orienter. Nous eûmes ensemble quelques séances d'entretien puis de psychodrame, qui l'améliorèrent et lui permirent d'entreprendre des démarches auprès d'un nouvel analyste connu et estimé de moi. Celui-ci s'avéra attentif et disponible mais il n'interprétait jamais. À nouveau, M. décida de mettre fin à cette cure qui n'en était pas une et de me redemander conseil. Je lui suggérai le nom d'un troisième analyste, suggestion assortie de la recommandation de travailler assez longtemps en face à face avant d'envisager de s'allonger sur le divan. Après quelques entretiens préliminaires où il prit la mesure de l'angoisse de M., ce troisième analyste

donna son accord et confirma l'indication de face-à-face. M. trouva là le cadre et la personne qui convenaient à ses difficultés et je constatai une double évolution heureuse dans sa vie professionnelle et dans sa vie personnelle. Je lui servais de garant symbolique et il lui arrivait de venir spontanément faire le point avec moi de son évolution. Et pour me confier la nécessité de passer à la position allongée pour progresser et la terreur où la plongeait cette perspective.

Il lui fallut deux ans pour se résigner au changement de dispositif. Elle l'affronta plus facilement qu'elle ne l'avait redouté, encore que le retour massif de l'angoisse d'abandon et de la peur de la dépersonnalisation la fit douter un moment de ses capacités de guérison (réaction thérapeutique négative). M. me fit part de la réussite du changement et, pour me remercier de l'appui et de la confiance que je lui avais témoignés, elle me proposa de rédiger le récit de son passage au divan — que je reproduis ci-dessous intégralement avec son autorisation.



Divan le terrible

D'abord, l'idée n'en était même pas pensable. Le divan était l'emblème du psychanalyste comme la « carotte » celui du débit de tabac, juste un signe de reconnaissance, un objet pas un symbole.

Pour ne pas laisser affleurer en moi la hantise qu'il aurait pu éveiller, je m'en moquais ; j'y voyais le signe d'une servilité à Freud qui ne supportait pas que ses patients le regardent.

Pas de vrai déni mais une dépréciation un rien hargneuse.

Puis j'ai pu y penser, pire m'y représenter. Dire que j'y pensais est plutôt faux, car penser suppose une activité mentale : moi, j'étais figée dans une angoisse, terrorisée devant l'image de mon corps allongé. Dans tous les

cabinets que j'ai fréquentés — libéral ou hospitalier, de psychothérapeute ou de psychanalyste — mon premier coup d'œil était toujours destiné à apprécier la possibilité de fuite que me laissait le dispositif. Ensuite j'appréciais la distance qui séparait le fauteuil du divan et la possibilité pour le thérapeute de me frapper à la tête en allongeant le bras. Même dans le cas où la disposition des meubles rendait ce geste impossible, je me sentais dans une situation de danger, vital, allais-je écrire, mortel. Sur le divan, c'était à la vie à la mort et la mort était assurée, car l'être tout-puissant qui se tenait dans mon dos ne pouvait me vouloir que du mal, à moi, pauvre enfant, *hilfloses Kind*, abandonnée sans protection sur ce lit d'infortune. Ce n'était ni un personnage neutre et bienveillant ni un ange gardien, mais une mauvaise fée ou l'ange du mal qui se penchait au-dessus de moi.

L'immobilité impuissante sur un lit de souffrance venait tout droit d'une maladie d'enfance récurrente face à laquelle les médecins n'avaient pas toujours agi avec bienveillance.

Il me venait alors des sentiments de désespoir et de rage d'une intensité si alarmante que le cadre et le thérapeute suffisaient à grand-peine à les contenir. La seule idée de m'allonger provoquait ces explosions intérieures. Au pire j'avais envie de frapper, au mieux tout mon corps sur le qui-vive criait « Jamais ».

Une fois, avec mon premier analyste, parce que j'allais moins mal, parce que j'avais confiance, parce que je voulais jouer dans la cour des grands, je me suis allongée. En quelques secondes, je me suis pétrifiée. Je crois que mon analyste en garde un mauvais souvenir. Moi, en tant que pierre, je n'en ai pas le souvenir.

La vie a passé ; j'ai refait une tentative le jour où je fus enfin persuadée que ce que je disais toucherait les oreilles du psychanalyste de la même manière, avec la même justesse que si je le lui disais en face à face ; j'avais une représentation d'un trajet en courbe de mes paroles forcément déformant. Las, ce psychanalyste-là ne parlait pas ; j'étais coincée entre quatre murs qui ne me renvoyaient rien, ni image ni écho. La coupe a été pleine le jour où, alors que j'évoquais la mort, il a cru bon de clore la séance en me parlant de ses vacances ! Je l'ai quitté.

Une nouvelle tentative débuta dans un prudent face-à-face. Celui-là, je parle du divan bien sûr, avait tout pour plaire : il me laissait toute possibilité de fuite, il était à une distance convenable du fauteuil, il avait l'air confortable ; enfin, il était surmonté d'une superbe tapisserie de lin qui, d'emblée, m'a semblé pouvoir faire office de couverture, de bouclier, de poitrail où s'agripper. L'ensemble était avenant et rassurant. Il m'a fallu pourtant deux ans pour l'appivoiser et, pendant quatre mois, il a beaucoup occupé les séances.

De fait, c'était la première fois que je pouvais vraiment y penser et en parler. Ce n'est évidemment pas tant le divan que j'appivoisais que mes angoisses. Toutes, elles étaient toujours là : la hantise d'être frappée, tuée ; la hantise de frapper, la paralysie, l'impuissance, la détresse. C'était un peu comme si mon psychanalyste et moi tenions une grenade. Parfois, je me sentais disposée à tenter l'opération. Lui, proposait un moratoire. Vint enfin le moment où j'ai été pour la première fois plutôt gênée par une situation de face-à-face, où j'ai su que si des angoisses surgissaient, je serais en mesure d'y faire face plutôt que d'être débordée, où mon psychanalyste m'a paru plus proche de l'ange gardien que de l'ange du mal. Cependant, l'angoisse de mort était si vive que j'écoutais

compulsivement le dramatique Requiem de Verdi et j'étais obsédée par le « *Salva me fons pietatis* » : j'implorais la miséricorde de mon psychanalyste au jour du Jugement dernier.

Le jour où je me suis allongée, j'ai eu le même sentiment de victoire que si j'avais marché sur la lune, à ceci près que c'était un très petit pas pour l'humanité mais un grand pas en avant pour moi. Je n'ai pas frappé mon analyste, j'ai même réussi à parler ! Mon corps était douloureux tant il était contracté. Mais la pensée avait survécu. Dans l'heure qui a suivi, j'ai tremblé de tous mes membres. J'étais très émue, un peu incertaine de mon existence. C'était une naissance.

Quelques séances encore, des signes hostiles ont persisté : il fallait que j'apprivoise un nouveau cadre : un grand mur vide, un plafond trop haut ; je ne reconnaissais pas ma voix ; mon psychanalyste conservait quelque chose de menaçant.

Le moment-clé qui a inversé définitivement la situation s'est produit hors séance. Je ne cessais d'être irritée par ce grand mur aux deux tiers vide — il fait une excellente planche de test projectif. Tout à coup, au lieu de ruminer, je me suis tout réapproprié : le cadre, les objets, le psychanalyste, et j'ai mentalement joué à la pâte à modeler pour créer mon bonhomme-psychanalyste avec tous les éléments dont je disposais. Je jubilais en jouant ; j'ai su enfin que mon psychanalyste était suffisamment bon puisque je venais de le créer.

Je m'allonge à présent, tranquille, en vieux grognard. Mon analyse s'achèvera le jour où je m'endormirai sur le divan de mon psychanalyste.

M. 2/92

ADDENDUM

Le dernier carré ou « Le grognard n'était qu'un bleu »

Fiérote, j'apporte ce texte à mon psychanalyste qui l'accepte, pose une question à son sujet et, par une autre question, agite immédiatement le mouchoir blanc. Ce carré de papier blanc qui sert à protéger le coussin, je l'écarte depuis le début. Ce jour-là, ce mouchoir blanc agité n'annonce pas la paix mais le déclenchement du feu, l'écroulement des défenses, l'envahissement massif par l'angoisse.

Me voilà dans la situation tant redoutée, pétrifiée sur ce maudit divan. Si le timbre de sa voix ne me paraît pas hostile, les propos de mon analyste me sont une affreuse torture imméritée et m'emplissent de haine. Quelques heures plus tard, sortie de mon état « comateux », je constate avec stupéfaction qu'au moment où j'avais « joué » à la pâte à modeler, j'avais résolument écarté du jeu cette serviette blanche comme je le faisais chaque fois que je m'allongeais. C'était le seul signe, le seul trait de l'analyste avec lequel je ne pouvais pas composer. Pour plusieurs raisons, cette serviette blanche était pour moi un signe de son identité de médecin, corporation éminemment redoutable qui vous fait du mal pour vous faire du bien.

Les jours suivants, le calme et la lucidité reprirent leurs droits mais mon analyste continua à m'aiguillonner avec un entêtement patient. J'étais vaguement étonnée qu'il ait pu survivre à ma rage destructrice et je n'étais guère disposée à le suivre là où il essayait de me conduire.

Pour ne pas avoir l'air d'obtempérer, pire de confirmer ses hypothèses, c'est hors séance qu'il me revint un souvenir

et des sensations.

Peu après le début de nos entretiens en face à face il avait, avant de s'asseoir, saisi le carré de papier blanc disposé pour le précédent patient, l'avait mis en boule et jeté d'un geste énergique — qui m'avait paru à mi-chemin de l'irritation et de la colère — dans la poubelle. J'étais restée bouche bée devant le « traitement » infligé à ce patient ; je ne pouvais en aucun cas envier ce sort ; le divan était décidément le lieu de tous les dangers.

Mais le pire du pire était encore à admettre, car dans les deux situations précédentes, il était assuré que j'existais puisque je risquais d'être détruite. Mais mon existence a longtemps été une donnée très incertaine ; je me sentais plus proche de la feuille de papier à deux dimensions que de l'être humain ; si je m'éprouvais à trois dimensions, c'était pour me sentir vide, *blank*. La serviette de papier blanche, c'était M., « moi » ; c'était aussi le vide sur lequel on m'incitait à m'adosser !

Le petit soldat a survécu au baptême du feu et s'allonge de nouveau sur le divan.

M. 2/92



Commentaires

Je me limiterai à deux commentaires.

En premier lieu, je rapproche l'horreur du divan de l'horreur du vide. Ces deux états d'horreur ont en commun l'angoisse de perte de la verticalité, de la perte de l'élan phallique d'érection du corps, l'angoisse d'un retour à la vie allongée et à la détresse du nourrisson dépourvu de la marche et de la parole. Ma théorie des fonctions du Moi-peau m'a conduit à placer en premier la fonction de fermeté du holding maternel, avec la sécurité

psychique qu'apportent au tout-petit les expériences physiques de solidité du portage, d'appui trouvé pour redresser son corps dans l'adossement contre une colonne, un tronc (sa propre colonne vertébrale, le tronc de la mère qui tient serré le tout-petit contre ce tronc). L'angoisse du vide est spécifique des attaques destructrices internes ou externes contre cette fonction primordiale que j'ai nommée de maintenance et où la peau maintient la chair contre le squelette en un appui maternel d'où jaillit l'accès à la verticalité. Par une dérivation métaphorique et métonymique le Moi est la surface de l'appareil psychique qui maintient les pensées et plus généralement le contenu psychique autour d'un axe et assure leur cohésivité. L'horreur du divan chez M. reflétait l'angoisse du double vidage de la consistance de son corps et de son Moi. Cette angoisse s'estompe avec l'apprentissage réussi de la marche et de la communication verbale. Or, vers deux ans, une maladie des os mal soignée avait tenu M. clouée sur un lit d'hôpital pendant des mois, dans une ville éloignée de la résidence de sa famille. Celle-ci venait la voir peu souvent. M. perdait la possibilité d'attendre avec confiance leur retour ; elle perdait la communication par la parole ; elle perdait l'espoir de retrouver la marche. Le divan psychanalytique était d'autant plus terrible que, comme le lit d'hôpital, il prétendait guérir et, en fait, dissolvait le noyau de consistance du corps et de la psyché.

M. se rendit compte que la serviette blanche que le psychanalyste disposait sur l'appuie-tête du divan lui rappelait inconsciemment la blouse blanche des médecins qui l'anesthésiaient ou la perfusaient sans un mot d'explication ni d'encouragement. Elle vivait les soins comme sadiques et la salle d'opération comme une chambre de torture. L'idée d'allonger son corps sur le divan et de le mettre au contact de la serviette en papier la remplissait de terreur.

Seconde remarque. Le petit enfant a de son corps une image partielle : il ne voit pas son visage ni son dos. La partie allongée du patient expose son dos à des agressions fantasmées survenir en réponse à ses « arrière-pensées » méchantes qui, dans cette position, ne peuvent plus échapper au thérapeute. Quant au visage, avant le stade où il reconnaît sa propre image dans le miroir le petit enfant voit son corps surmonté du visage de sa mère.

Or, pour M., ce visage était généralement terrifiant, celui d'une mère rejetante, exaspérée par ses enfants auxquels elle reprochait de la « tuer ». M. ne pouvait pas se regarder dans le miroir sans éprouver la terreur d'être dévisagée par une tête de mort. Allongée sur le divan, les yeux fermés, c'est cette vision qui faisait retour sous forme d'hallucinose. Le face-à-face fut pendant longtemps une nécessité vitale pour permettre à M. d'apprivoiser le visage de l'autre, d'échanger avec lui sourires, mimiques, postures. L'analyse en face à face lui restituait une image vivante et expressive d'elle-même et consolidait ainsi la capacité de son Moi à contrôler l'angoisse de dépersonnalisation et à faire l'épreuve de la réalité.

